La force du mépris

S'il est certain – et on l'affirme consolant – que la foi transporte des montagnes, il n'est pas moins vrai que le mépris remue des mondes. La foi possède une force puissante,inconnue, étrange; elle surmonte les obstacles devant lesquels souventes fois, le raisonnement et l'intelligence faiblissent; elle donne de l'énergie et de la vigueur, de la constance, de la vie. Mais le mépris ne lui est pas inférieur. C'est une arme très forte aux mains d'hommes purs et libres. Elle pulvérise les imbéciles, repousse les assauts des énergies bestiales, annihile les audaces des dévergondés.
On t'insulte. Réponds par le mépris.

On te calomnie. Fais de même.

Le mépris est la vengeance suprême des âmes supérieures à l'égard des inferhommes puants qui bavent sur leurs talons.

Tout mâtin aboie à la lune. La lune lui répond-elle? Non! Elle brille, imperturbable, dans les hauteurs, reflétant sur la terre la lumière que le soleil lui envoie. Sois placide et serein comme l'astre des nuits, ô insulté, ô calomnié! Tu seras toujours semblable à Phébé brillante, resplendissante, mélancoliquement belle, alors que ton insulteur, ton calomniateur demeurera toujours un chien – un roquet ignoble, aboyant à la lune, jaloux de la clarté qui met à nu ses pustules.

Méprise. Toujours. Inaltérablement. Imperturbablement. Et si tu as de ton côté, pour te défendre contre les chiens, la loi, n'y aie pas recours. N'aie recours à rien. Méprise toujours. Comme il sied à un homme. À un être libre. À une âme supérieure.

Le mépris est le recours des grandes âmes. Il fut le consolateur suprême du grand infortuné Anthero de Quental dont l'esprit élevé se sentait «seul» au milieu de la multitude.

Il fut le guide impérissable d'Ibsen qui, dégoûté de la bête humaine vile et nauséabonde, écrivit l'apophtegme célèbre: «l'homme le plus seul est celui qui est le plus fort.»

O solitude morale – solitude des âmes qui trouvent en elles-mêmes le suc vivifiant qui les anime.

Donc, tu sens dans ton cerveau bouillonnant la pensée audacieuse et purificatrice; donc l'amour, l'art, l'amitié, le bien du prochain font battre ton cœur enthousiasmé; donc, tu as lutté et bataillé avec désintéressement, avec noblesse pour la justice et pour la vérité; donc tu es «quelqu'un»: le porteur d'une conception originale, personnelle de la vie, d'une idée propre et inédite, d'une pensée «à toi» – et il faudrait baisser le regard vers le ver qui se tord à tes pieds dans le désespoir de son impuissance, dans le dépit de sa stupidité, dans la rage de son incapacité mentale.

Non. Mille fois non. Suffis-toi à toi-même. Pense, lutte, travaille. Sois toi-même. Et méprise . Toujours. Imperturbablement. Inaltérablement.

Et que ton mépris soit réel, authentique, naturel, ni feint, ni postiche, ni conventionnel. Qu'il jaillisse «du dedans» de la conscience pure de ta supériorité mentale et morale.

Car il y a mépris et «mépris». L'âne, en voyant mis à jour ses âneries ineffaçables, feint de mépriser la critique par impuissance de prouver qu'il n'est pas un âne; – le menteur, convaincu de mensonge, feint de mépriser qui l'accuse par impossibilité de prouver qu'il est véridique.

Il y a mépris et «mépris».

L'un est se sentiment qui naît naturellement de l'âme de l'homme loyal et intelligent, par rapport à l'inerhomme qui le harcèle. L'autre est le désespoir qui naît de l'incapacité de l'inferhomme de montrer qu'il ne l'est pas.

Angelo Jorge.